



LE MOUSQUETAIRE

Littéraire, Politique, Moral, Théâtral, Financier et de Sport

Pour faire un brave Mousquetaire il faut avoir l'esprit joyeux, bon cœur et mauvais caractère.

ABONNEMENTS			
Un an.	6 mois.	3 mois.	
LYON ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.....	40 fr.	5 fr.	3 fr.
AUTRES DÉPARTEMENTS.....	42	6	3.50
ÉTRANGER (Union postale).....	20	12	6

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
LYON — place des Célestins, 4, LYON
Vente en gros chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17
Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces et Réclames sont reçues à l'Agence FOURNIER
A LYON, rue Confort, 14. | A ST-ÉTIENNE, 6, rue Ste-Catherine.
A GRENoble, passage Teissière. | PARIS, Agence Havas, 8, pl. de la Bourse

LE MOUSQUETAIRE est en vente dans les gares suivantes : Lyon, Grenoble, Bourgoin, Vienne, Bourg, Roanne, Aiz-les-Bains, Vichy, Clermont-Ferrand, Chambéry, Montélimar, Mâcon, Gap, Avignon, Dijon, Villefranche, Royat-les-Bains, Annecy, Marseille, St-Etienne.

Chroniques Amoureuses

LES TROUS INDISCRETS

Cela pourrait s'intituler : « Du spectacle invraisemblable qu'un genre entrevoit, certaine après-midi d'août, par un trou indiscrètement percé dans la cloison d'une cabine. » On dirait, n'est-ce pas, un de ces titres interminables de chapitres qui s'évalent sur les feuillets jaunés des vieux romans rabelaisiens, dont nos bons aïeux savaient les joyeusetés entre un broc de bourgogne et quelque affriolante Margot riant à belles dents, en baissant à pleines lèvres ? Et cependant, l'histoire date d'hier.

Depuis huit jours, on ne bavarde que de cette aventure drolatique, un peu partout — le long de la côte — sur les planches de Trouville, à Dieppe, à Etretat et même à Villers, et les jolies pêcheuses d'hommes se la chuchotent à mi-voix derrière leurs éventails ouverts, tandis que les endiablantes valseuses de Gungl, chantées par les violons des casinos, mêlent leur rythme très doux à l'éternel sanglot des vagues se mourant sur les galets....

Faut-il vous révéler le coin où l'histoire s'est passée ? Cherchez, et vous trouverez. Une « watering-place » posée comme un nid de mouettes au bord de l'Océan ; des villas d'opéra comique s'étagent à droite et à gauche, dégringolant les unes sur les autres ; au fond, les lointains normands d'un vert cru, parmi les pommiers trapus, un clocher aigu pointant sur les gris argentés du ciel et, mouillés par les flots, ces sables d'or, ces sables humides qui se teignent au couchant de reflets ensanglantés, et que vos robes de foulard, madame, ont tant de fois caressés de leur frou-frou soyeux.

C'est là que Stanislas de Montenfleur, le blond Stanis dont la femme est si adorablement tentante, surtout lorsqu'elle rit et qu'autour de sa mignarde bouche se creusent des fossettes roses ; — mais, tenez, j'aime mieux ne pas en parler. — C'est là que Stanis, sans le vouloir, sans le savoir, vient de jouer un si méchant tour à sa respectable belle-mère, la baronne de Villedor. Pauvre baronne ! encore une qui ne consent pas à abdiquer, qui ne peut se résoudre à ne plus être, après avoir doucement été, qui se croira vingt ans à quatre-vingts et s'endormira du sommeil éternel en rêvant d'une figure inédite de cottillon ! Nous avons tous valsé avec elle la saison dernière. Nous reverrons encore l'année prochaine, et peut-être qui sait ? le siècle prochain. Il me semble la voir, telle qu'elle m'apparut au bal costumé de la princesse de S..., corsetée dans son costume de Pierrette de Watteau, — un délicieux costume calqué d'après « Le Voyage de Cythère » — poudrée, émaillée,

raffistolée, rajeunissée. Champdoré, qui ne perd pas une occasion de cravacher son prochain et ses prochaines sans la moindre galanterie, la compara aussitôt à un antique portrait de famille Louis XV très merveilleusement restauré.

Somme toute, « une vieille garde » du faubourg ayant son prie-Dieu de velours rouge à Sainte-Clotilde, ne désertant pas le combat d'amour et ne croyant pas au déclin des tièdes étés de la Saint-Martin.

Nous disions donc....

Il y avait deux semaines que Montenfleur était installé — pas loin du Casino — dans un ravissant chalet dont les fenêtres regardent la pleine mer, immense et bleue. Complètement en famille. Chose rare, par le temps qui court, monsieur et madame au premier et la belle-mère au rez-de-chaussée.

Tout allait pour le mieux dans le plus coquet des chalets.

Stanis redevenait sérieusement amoureux de sa petite femme, et celle-ci recollait baisers par baisers les déchirures qui lacéraient le contrat. Le papillon vagabond qui s'était attardé à respirer tant de fleurs défendues — jadis — se coupait les ailes, et bien des fois — au crépuscule — quand les brumes s'élevaient éparpillées par le vent du large et que les ténèbres s'élargissaient vaguement — elle lui prenait le bras et ils s'égarèrent derrière les cabines ou à travers ces sentiers solitaires qui grimpent au flanc des falaises — vers les calvaires farouches enracinés dans le roc. Et l'on jurait de s'adorer toujours ainsi, de renoncer à Paris et à ses péchés capitaux. Stanis promettait de ne plus toucher une carte. Sa femme, de ne plus mettre les pieds chez Worth. Ils parlaient même d'établir, dans leur hôtel de la rue Galilée, une « nursery » modèle où leurs babies futurs criaieraient et se rouleraient sur des tapis de Smyrne.

La baronne n'y comprenait rien et répétait à qui voulait l'entendre : — Mon gendre et ma fille deviennent fous.

On eût pu le croire, en vérité, car tous les bons amis habituels, toute la bande joyeuse du club étaient là, désœuvrés, cherchant fortune, se moquant à « rire que veux-tu » de la conversation de Stanis. On le sermona. On le tenta. Rien n'y fit. Et, de guerre lasse, on l'abandonna à son bienheureux sort et aux blondes illuminations de sa lune de miel, deuxième édition.

De leur côté, d'ailleurs, on baillait à se décrocher les mâchoires. Manque de nouveau. Pas le moindre piment à se mettre sous la dent. Des femmes aussi vieilles, aussi ressassées, aussi tarifées que des fiacres numérotés. On ne peut pas passer ses journées à tuer de faméliques pigeons, à jouer aux petits chevaux et à flirter à l'heure du bain. Les angoisses du tirage à cinq deviennent monotones à la longue. Et chacun marmottait la même antienne : Quand donc l'exil obligatoire sera-t-il achevé ? Quand reprendra-t-on les chères habitudes familiales, flâneries paresseuses au balcon du club, la promenade au matin dans l'allée des Poteaux, les mardis aux Français ? Quand reverra-

ton Ernest au café Anglais et épingle-t-on un gardénia à son habit pour aller applaudir Théo et la diva Judie ?

Ce fut Max qui mérita la médaille de sauvetage.

Un matin, il montra mystérieusement aux autres une énorme vrille qu'il venait d'acheter. Il expliqua son idée avec une lucidité absolument parlementaire, et, quelques heures après, Champdoré, Valtébreuse, Pontauvert, le gros Tristan Max et le reste commencèrent leur petit travail contre les cloisons des cabines.

Le résultat fut superbe. Ils eurent bientôt le pourquoi, le comment, le parce que d'un tas d'histoires ignorées jusque-là. Ils découvrirent bien des corps inexplorés et firent des étés de madont Henner eût été ébloui. Les corsets n'eurent plus de secrets pour eux. Ils commencèrent à comprendre le succès du lait Mamilla.

Champdoré faillit se battre en duel avec Max pour contempler le signe brun que la marquise Silvine avait si bas, si bas, qu'on eût dit une mouche pâmée en du lait parfumé. Et Dieusait si, le soir, au Casino, les brunes et les blondes demeureraient intriguées par les piquantes révélations que leurs danseurs leurs murmuraient à l'oreille. Alors, c'étaient des « Comment savez-vous ça ? » exaspérés, des « C'est Gontran qui vous aura dit », des stupéfactions comiques, des rougeurs désespérées qui causaient une joie profonde aux incorrigibles troueurs de cloisons.

Cette comédie amusante devait avoir un cinquième acte absolument inédit.

Le 14 août, entre quatre et quatre heures et demie, Montenfleur revenait du bain, à grandes enjambées, fumant un partagas exquis et pensant à sa chère adorée qui avait la migraine, lorsqu'il s'entendit appeler au loin par Pontauvert.

Il s'arrêta, pestant contre l'important qui allait le retarder.

— Bonjour, cher, lui dit Pontauvert d'une voix essouffée. On ne te voit plus et pourtant...

— Quoi encore ? interrompit Stanis.

— Ne t'emballe pas, je t'en prie. Tu ne peux m'empêcher de regretter que tu ne sois plus des nôtres, surtout maintenant.

— Il y a donc du nouveau ?

— Je te crois, mon excellent bon.

Et s'approchant de Montenfleur, Pontauvert lui glissa très bas :

— Silence absolu, n'est-ce pas ? Nous avons troué toutes les cloisons des cabines.

— Malpeste ! fit Stanis, dont les yeux s'allumèrent d'un fugitif éclair.

Puis, se ravissant, il ajouta hypocritement :

— Malheureusement, très cher, je ne suis plus de ces farces-là !

— Allons donc ! Trois minutes, un simple coup d'œil pour juger. Mon cher, Joseph lui-même, ton maître ès chasteté, ne refuserait pas.

Montenfleur se soumit à ce jet argument irrésistible, et il rejoignit la bande, qui avait déjà commencé sa journalière inspection.

Il regarda par un trou, longtemps. Les vieux levains de vice fermentaient à nouveau dans sa cervelle.

Cette vision détraquante de femme qui se déshabille inconsciemment, qui jouit de se sentir nue, qui s'admire avec une tranquillité sereine de statue, ce spectacle sensuel le troublait, et l'attirait. Il plaqua son œil une seconde, une troisième, une quatrième fois aux trous qui se suivaient, de cabine en cabine, comme les objectifs d'un diorama forain.

Décidément, il prenait goût à ce plaisir inconnu.

Mais à peine s'était-il baissé devant le cinquième trou qu'il recula abasourdi, béant, balbutiant des paroles sans suite.

— Ils sont deux, disait-il, ils sont deux. Non, c'est impossible ! elle avec un....

Les amis l'entourèrent, inquiets, ne se doutant pas du mot de l'épigramme.

Champdoré, qui ne croit à rien en général et nie la vertu en particulier, se grattait le front et pensait en lui-même sceptiquement :

— Il aura vu sa femme jouant une symphonie à quatre lèvres !...

Et, saisissant cordialement les mains de Stanis, il chercha à le consoler, à le calmer d'un accent furbesque de croque-mort.

— Pauvre cher, larmoyait-il. Cela peut arriver à tout le monde, même à ceux qui y comptent le moins ! Sois philosophe, que diable ! Les belles filles ne manquent pas sous la calotte des cieus !

— Imbécile ! cria Stanis en plein discours. Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? C'est ma belle-mère....

— La baronne ! s'exclamèrent-ils tous en chœur. La baronne !

Il regardèrent à la queue leu-leu et un éclat de rire gouailler, sonore, inextinguible, monta de leurs poitrines, comme une fusée dans l'air calme, quand ils eurent aperçu la vieille douairière pâmée sur les bras robustes de son baigneur.

— Oui, messieurs, elle est bien bonne ! reprit Stanis d'une voix vibrante, c'est ma belle-mère !

Un cri aigu scanda dans la cabine ces dernières paroles. Puis au froissement rapide d'étoffes et une porte s'ouvrit et se referma brusquement.

La belle-mère avait entendu et reconnu la voix de son gendre.

Le rez-de-chaussée est libre, maintenant. La baronne a juré de ne jamais ni voir Stanis, ni sa fille. Elle a changé de plage et de baigneur. Il est peu probable, comme on l'affirmait, qu'elle entre au couvent des Visitandines. La vieille garde ne se rend pas, vous le savez bien.

Le plus heureux de tous est, sans contredit, Champdoré, et partout où on le rencontre, on est sûr de l'entendre psalmodier dévotement : « Nunc dimittis ! ».

MORA.

Photo-crayons Chardonnet

Ce nouveau procédé joint à l'exactitude de toute photographie, la durée du charbon et le cachet artistique du dessin.

Expositions, Salons et Ateliers de pose : AU REZ-DE-CHAUSSÉE 6, place Bellecour, 6

Il faut souffrir pour le plaisir

Ain : La ré la sol la mi la.

Il n'est pas de plaisir sans peine,
Nous dit une vieille chanson ;
Cette morale est pure et saine
Et je l'adopte sans façon ;
Moi qui souvent d'humeur légère
Ai changé mon goût, mon désir,
Pour bien jouir sur cette terre,
J'ai vu, n'importe la manière,
Qu'il faut souffrir pour le plaisir.

Vous avez remarqué, sans doute,
Que le premier jour, de l'hymen,
Quand du logis on prend la route,
Jeune épouse soudain ;
Mais la maman, prudente et sage,
Lui dit, au moment de partir :
« En tout fait un apprentissage,
Allons, ma fille, du courage !
Il faut souffrir pour le plaisir. »

Lise possédait une rose,
Et Lise n'avait que quinze ans,
Pour la cueillir, à peine éclosée,
Le désir enflamma ses sens ;
Je la cueillis, je vous l'assure,
Car l'épine se fit sentir ;
Par un mal que depuis j'endure ;
Je dis, en pansant ma blessure :
Il faut souffrir pour le plaisir.

Un daimoiseau, qu'amour transporte,
Profanait un lit conjugal ;
Le mari, vient, frappe à la porte ;
Pour lui, quel contre temps fatal !
« De ces lieux comment disparaître ?
La belle, hélas ! par où sortir ? »
— Vous pouvez vous blesser peut-être,
Mais je ne vois que la fenêtre !
Il faut souffrir pour le plaisir.

Epoux, dans les bras de vos dames
Combien vos moments sont heureux,
De l'amour, attirant les flammes,
Vous goûtez le plaisir des Dieux,
Mais pour prix de tous ces délices,
Soyez vous faut obéir
A beaucoup de petits caprices ;
Ne criez pas ! Oh, l'injustice !
Il faut souffrir pour le plaisir. »

Sur mes genoux, j'avais ma femme,
Au milieu d'un doux entrelien,
Certain désir glisse en mon âme,
Et je veux... vous m'entendez bien.
« Un homme, pour devenir père,
N'a dit-elle, aucun déplaisir.
Mais tu seras sage, j'espère ;
Car tu sais, quand on devient mère,
Il faut souffrir pour le plaisir. »

CHANU.

LES ENNEMIS

I.

Ce n'est pas dans un de ces paysages fleuris que j'adore, où l'amour chante dans la courbe furtive des eaux, dans l'ondulation des roseaux de la rive, dans le feuillage léger qu'effleure le dernier souffle des roses ; ce n'est pas dans la forêt aux profondeurs mystérieuses dont les solitudes m'attirent aux pieds de quelques Vénus de marbre brisée ou rongée par le temps ; ce n'est pas, non plus, au bord de l'Océan déshainé, hurlant, jusqu'aux confins de la terre, le désespoir d'invisibles damnés que je vous aime aujourd'hui. C'est devant un décor qui n'est ni charmant ni terrible que ce passe cette nouvelle comédie, devant un décor très pittoresque, ma foi, bourgeois et mélancolique tout ensemble. Imaginez-vous des murs bien blancs que percent des fenêtres odieusement régulières, des murs se reliant quadrangulairement et enfermant une cour très nue, avec quelques platanes seulement tout gris de poussière. Aux fenêtres de petits rideaux d'un blanc jaune, tous pareils ; entre les platanes des bancs avec des gens dessus, ridiculement accoutrés de robes de chambre et coiffés de bonnets de coton. — Eh ! morbleu ! mais nous sommes à l'hôpital ! — Vous l'avez deviné, mes compagnons, et à l'hôpital aggravé par toutes les sécheresses administratives de la laïcisation. Plus de béguines, celles-ci jeunes et portant sur leur front pâle, comme les derniers pétales d'un rêve effeuillé, celles-là vieilles et comme penchées sous le souffle des derniers soupirs exhalés dans une prière ; plus de béguines avec leurs belles coiffures aîsées et blanches, telles que les a peintes mon ami Armand Gautier dans maint tableau célèbre ; plus de béguines poussant du genou, dans leur marche lente, le long de la robe de bure aux plis sculpturaux, le gazouillement mystique des grains de chapelet ; plus de béguine traînant dans les géhennes de la douleur, je ne sais quel vague ressouvenir d'espérance

et d'infini, le charme passif des derniers cultes abolis et l'odeur lointaine des encens. A leur place, de petites dames dont je ne veux pas médire, ne fût-ce que par prudence. Car il ne faut jamais plaisanter rien de ce qui touche, de près ou de loin, à la médecine, et j'ai connu un professeur de la Faculté de Montpellier, à jamais illustrée par Rabelais, qui soutenait que Molière ne serait pas encore mort, s'il ne s'était pas tant moqué de M. Pargon. Je le voudrais sincèrement pour Claretie. Je reviens aux servantes civiles des malades contemporains. Sans rien insinuer de malveillant à leur égard, on peut constater qu'elles n'ont pas la poésie, faite d'abnégation et de sacrifice de leurs devancières. Je les appelle civiles par opposition aux autres qui appartenaient, comme les poètes et un tas d'autres gens sans aveux, à l'armée sublime, mais conspuée des folles, de l'Idéal.

Il y a cependant quelque amour dans mon histoire et il est temps que je vous présente Mme Thomas, une de ces sœurs laïques chères aux municipalités progressives. Eh bien, ma tante Thomas était une personne de quarante ans, ayant encore de la beauté, bien élevée, douce, faisant ses cataplasmes avec science et conscience. Vous voyez qu'on n'est pas plus impartial que moi. J'ajouterai que, comme elle était veuve, il n'y avait pas à lui demander compte des anciennes virginités.

II.

Je ne sais plus, mais je crois bien que c'est mon confrère et ami Paul Courty qui a écrit cette impertinence ; « la femme est une maladie de l'homme ». C'est plus concis et plus profond que galant. Il est certain qu'à un point de vue restreint, la femme n'est pas toujours un élément de conciliation dans l'humanité, même quand elle s'appelle Hélène et entraîne la chute d'Illion. La belle Mme Thomas n'échappait pas à la fatalité commune. Comme à toute autre, le funeste pouvoir de déposer dans les viriles poitrines des ferments de haine, lui avait été dévolu. L'interne Labégasse, de Carcassonne, s'il vous plaît, et l'économiste Mouilledeu en savaient bien quelque chose. Il était impossible de se détester plus cordialement que ces deux gaillards-là, et cela, après avoir été longtemps les meilleurs amis du monde. Mais tous deux étaient devenus, en même temps, amoureux de la tentante infirmière et, subitement, ils s'étaient découverts l'un à l'autre les plus épouvantables défauts. Labégasse trouvait Mouilledeu insupportable de solennité bête et de prétention, en quoi il n'avait pas tort absolument ; et Mouilledeu déclarait à qui voulait l'entendre que jamais il n'avait rencontré, dans la vie, un homme aussi parfaitement mal élevé que Labégasse, ce qui pouvait bien être exact d'ailleurs. Sourdinement, subtilement, avec l'adresse d'une chatte qui traverse, sur un meuble, un microcosme de bibelots fragiles, de poteries élégantes et de verreries précieuses sans rien casser, Mme Thomas circulait entre ces deux amours, les flattant tous les deux, les désespérant à tour de rôle, s'amusant beaucoup de toutes ces tortures. Mais y avait-il un préféré, au moins ? m'allez-vous demander. J'ai résolu de ne pas vous répondre en ce qui touche à la vertu de Mme Thomas. Et puis, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Je vous jouerai le bonheur de Mouilledeu contre la félicité de Labégasse sans la moindre émotion. Je ne suis curieux en amour que de mes propres joies et je vous jure que je n'en dois aucune à cette respectable dame. Tous deux étaient horriblement jaloux et c'est tout ce qu'il fallait à cette bonne créature, comme c'est tout ce qu'il me faut à moi, pour mon récit. Mouilledeu, qui était très entêté, ne manquait jamais d'appeler : « Monsieur de Labégasse » l'interne qui avait de grandes prétentions à la roture, et Labégasse, qui était très taquin, ne passait jamais auprès de l'économiste sans lui faire aux oreilles un de ces bruits malséants que la Providence a parfumés, afin que les pauvres sourds y puissent trouver aussi quelque plaisir. Ah ! vous savez, dans le Midi, c'est une plaisanterie classique. C'est une réponse aux Occidentaux qui n'aiment pas l'odeur de l'ail.

A cela se bornait tout entretien entre ces deux hommes.

Un jour cependant, Labégasse fut si scandaleusement tonitruant, que Mouilledeu, d'ordinaire pacifique, s'exaspéra et vint lui dire, le poing sur le nez.

— Vous savez, monsieur de Labégasse, si j'entends jamais quelque chose de semblable, je vous tue comme un chien d'un coup de pied.

— Je parie bien que non ! répondit l'interne en gougillant, ce que je désapprouve tout à fait. Ce sont là, en effet, des manifestations de la pensée auxquelles il faut laisser leur dignité froide et leur ironie majesté.

III.

Quinze jours après peut-être, et sans nouvel échange d'idées. Car tous deux évitaient de parler à moins de vingt mètres l'un de l'autre. Madame Thomas en riait comme une bousne qui elle-même était, mais elle bousne aux rotundités aimables, jumelles et savoureuses, fermement assises sur l'estomac. Mais que je suis sot ! J'ai oublié de vous dire qu'un téléphone reliait les deux

extrémités lointaines de l'hôpital, et que l'économat était à une de ces heures-ci. M. Mouilledeu était en train de composer un acrostiche pour madame Thomas, quand la trépidation du timbre, l'arracha à cette innocente occupation. Il courut à l'appareil. Mais à peine eut-il jeté dans l'espace le classique *Allo!* qu'il devint pourpre.

— Monsieur de Labégasse, répondit-il, — et son haleine furieuse mouillait la plaque, — je vous invite à me ficher la paix. Si c'est pour affaire de service, bon! Mais autrement.

— Pour affaire de service, répliqua une voix pleine de crépitations aqueuses.

M. Mouilledeu écouta et sa physiologie passa par les plus curieux états, ses dispositions s'adoucièrent visiblement. Voilà ce que lui s'adoucissait en effet, le pauvre Labégasse :

— Me remplacer immédiatement, car je vais mourir.

— Oh! pensa M. Mouilledeu.

— Reçu affreuses nouvelles. Père déshonoré. Sœur violée. Décidé au suicide. Ai pistolet chargé à la main, mais ne veux pas m'en aller de ce monde avec les remords dans l'âme. Ai eu des torts envers vous et vous demande pardon.

— Pas mauvais, au fond, continua à penser Mouilledeu.

— Attends pardon pour poser doigt sur gâchette.

— Sapristi! Mais c'est affreux!

Et M. Mouilledeu, à son tour :

— Attendez, malheureux, attendez! Mais vous ne savez donc pas que le suicide est un crime abominable! D'abord, c'est une lâcheté! C'est pour ça que les poltrons ne se tuent jamais, parce qu'ils ont peur de passer pour des lâches. Un soldat n'abandonne pas son poste. Labégasse, mon doux Labégasse, renoncez à cette horrible résolution! Vous quitterez le nom de votre père, qui n'est pas déjà si joli, et vous marierez votre sœur à quelque jobard qui n'y verra rien. Vous voyez bien que tout peut se réparer. Mais ces choses-là arrivent à tout le monde! Retirez votre doigt de la gâchette! Jetez bien loin cet affreux pistolet qu'il me semble voir. Vous tuerez, Labégasse! Jeune, plein d'avenir, en possession d'un diplôme qui vous permet de tuer tous les gens que vous voudrez! C'est stupide de vous choisir vous-même! Mais un médecin qui se détruit est cent fois plus coupable qu'un autre. Il avait l'humanité tout entière pour satisfaisoir son homicide fantaisie. C'est de la perversité naturelle! Une horrible dépravation...

Et l'infortuné Mouilledeu, qui était, au fond, une excellente pâte d'homme, se débattait haletant et désespéré, arrosant l'appareil des sueurs désordonnées que l'angoisse lui poussait au front. Lui aussi, sentait un mystérieux remords l'envahir. Lui aussi, avait besoin d'un pardon! Si Labégasse allait partir de ce monde sans l'avoir absous! Une vieillesse misérable, hantée de fantômes, se dressait devant lui; il distinguait nettement un jeune spectre au front troué et sanglant. Ah! tant pis! si Labégasse mettait à exécution son terrible projet, il ne lui survivrait pas d'une minute. Et Mouilledeu sauta sur son revolver, l'approcha de sa tempe et attendit.

A l'autre extrémité de l'appareil téléphonique, les choses se passaient moins gravement. Monté sur une chaise et légèrement accroupi au-dessus de la plaque, l'infâme Labégasse semblait attendre impatientement l'inspiration, avec un gros rire sur la face.

Tout à coup, Mouilledeu entendit : Pan! Pan!

Il pressa la détente, et certainement fut tombé foudroyé si le revolver eût été chargé.

Tue-moi donc comme un chien d'un coup de pied! lui cria la voix railleuse de l'interne.

Mouilledeu est tellement humilié qu'il a demandé au directeur de l'Assistance publique de changer d'hôpital.

Et la belle madame Thomas? Il lui faudra bien se contenter de Labégasse, mais je la plains. Ne me parlez pas des gens grossiers qui se complaisent à cette musique de chambre!

Quittons vite ce sombre lieu pour de plus riantes contrées. Je suis un coin charmant, madame, où l'amour chante dans la course furieuse des eaux, dans l'ondulation des roseaux de la rive, dans le feuillage léger qu'émeuvent le dernier souffle des roses.

ARMAND SYLVESTRE.

COMBAT NAVAL SUR LA MANCHE

Jeune miss, au nez retroussé, Ne vois-tu pas à mes prunelles, A mon visage courroucé, Que j'ai juré mépris aux belles.

Ecoutez — Jamais, je l'avoise, Je n'avais vu pareille chose. « Excusez-moi, sir, voulez-vous Accepter de moi cette rose? »

Comment, si tôt, de primo abord! Ah! miss, je ne suis pas ta planche, Ta fleur ira par-dessus bord, Voir les mystères de la Manche.

« A Bordeaux, mon démeuré là. Moins pas d'amis, moi pas très riche. » Ah! c'est trop fort; non, halte-là! « I do not understand English. »

Gaston d'AVRAY.

LA VIE AMOUREUSE

TOURTERELLE

C'était dans leur jardin d'amour, entre Maisons-Laffite et Cythère, — plus près de Cythère cependant; la chaleur grandissante de l'après-midi tiédissait l'eau du bassin, les gazons, les feuilles, endormait dans les nids les oiseaux, faisait bâiller les roses. Tout s'étendait de langueur, les lézards assoupis dans les fentes grises des murs, les abeilles posées, les liseuses mi-clos, sous l'ensevelissement lumineux de l'azur; et rien ne vivait, dans les choses ni dans les êtres vaincus par l'été, que le souvenir, à peine, d'avoir, peut-être, vécu. C'est l'été qui nous enseigne la douceur de l'inexistence, la dispersion de nous-mêmes dans l'infini d'un immobile bercement. Tout le jardin était comme un encensoir d'où s'épandrait en vague fumée une rêverie mélancolique d'opium.

Lui, dans l'un des hamacs, elle dans l'autre, ils se mouraient sous la pesante caressante de l'air, à l'ombre des grands acacias.

A quoi donc, mourant, songeait-il? Il se souvenait, en une songerie éparse, de cet illustre roi d'Asie qui, pour remédier aux brûlures inexorables du soleil, se couchait sans vêtements sur de froides mosaïques entre quatre éventails énormes sans cesse remués par d'invisibles ressorts, et, au sud de la salle, une fille rousse et dorée, et comme flamboyante, au nord, une vierge pâle, toute de neige, au levant, un enfant rose, au couchant, une tendre femme lasse, gisaient toutes nues devant les éventails; de sorte qu'il dormait un sommeil rafraîchi par les parfums des quatre points cardinaux de la beauté féminine.

Cette imagination royale amusait la fatigue de l'amant, dans le jardin d'amour, à Maisons-Laffite, près de Cythère; mais, inclinant le cou, il vit son amie couchée, enjambant pendante, dans le hamac voisin, et il s'exaltait, tant elle était, en son abandonnement, exquise.

Sous des mousselines à tel point légères que la brise les eût emportées si la moindre brise eût traversé les ramures, elle défaillait adorablement, le déroulement de ses cheveux

faisant croire à des rayons de soleil qui seraient restés là; et sa bouche s'ouvrait, tandis que ses yeux étaient clos, fleur offerte, cieux fermés; et le mouvement de sa gorge éveillait l'idée d'une lente vague de neige, qui ne fond pas, chaude pourtant; et hors de la mule tombée un petit talon luisait rose et d'or; et de tout elle sortait l'arome d'une grande fleur surchauffée.

Si lassé que fût l'amant par les ardeurs de cette journée, il ne put faire autrement que d'être ému, un peu, à cause de la gorge et du petit talon nu et d'une si ténue mousseline sur tant d'odorants trésors. Après être assuré d'un coup d'œil que nul ne pouvait le voir en ce jardin dont les murs étaient hauts, il descendit de son hamac, très lentement, — hélas! cette chaleur! — et, s'agenouillant sur le sable, il baisa le petit pied pendant, qui était frais comme un fruit.

Maiselle, avec un bâillement d'œil let qui s'entr'ouvrit :

— Ah! mon Dieu, vous êtes fou, je pense! Vous n'exigerez pas qu'un parcette endormante après-midi d'été, qui accable toute la nature, je consente aux tendres travaux dont il semble que le souci vous soit venu? Il faut, en vérité, que vous soyez en proie à un étrange endablement — dont la continuité, si flatteuse qu'elle me soit, ne saurait s'excuser en une saison pareille — pour avoir seulement conçu l'espoir que révèle l'insistance de vos lèvres sur mon talon. Je les connais, vos lèvres! Si je ne m'étais pas aperçue de votre projet, elles se seraient déjà hasardées jusqu'à son parfait accomplissement. Monsieur, on ne saurait rien imaginer de plus invraisemblable que vos intentions! Qui? par ce septembre torride, où nous ne trouvons de ressource contre l'essoufflement et la moite cuisson que dans l'immobilité entière, la pensée vous est venue d'une agitation qui, pour agréable qu'elle fût, ne manquerait pas d'aggraver nos lassitudes! Je sais bien ce que vous m'allez répondre. Vous n'avez pu considérer, sans être troublé d'une amoureuse convoitise, la grâce de ma paresse; et vous insistez sur ce détail que l'on voit la rose pâleur de mon sein à travers la transparence des dentelles. Tout cela ne ferait que blanchir! Retournez dans votre hamac, je vous prie.

Ah! vous êtes bien cruel de m'avoir tirée du somme où je commençais de m'enliser doucement. Mais, chère âme, ne voyez-vous pas que la chaleur met des gouttes de sueurs au bout de mes frisons? Ah! laissez, laissez-moi, vous dis-je; il est tout à fait désobligeant que vous songiez à m'imposer un plus sérieux fardeau, quand déjà j'ai peine à supporter, sur la sensibilité de mon corps, des étoffes aussi légères pourtant que le duvet frissonnant des colombes.

Légères, non pas! elles sont lourdes, au contraire, et importunes autant qu'il est possible! s'écria-t-il avec une violence qui indiquait un très ferme dessein. Elles sont les complices du jour trop chaud, et concourent à vous mettre en un état de langueur, d'où mes plus vives prières ne parviennent pas à vous

éveiller. Si vous consentiez à repousser ces vains habillements, comme une gêne inutile, si votre peignoir, et d'autres blancheurs, l'une après l'autre, s'effeuillaient de vous comme les feuilles d'une rose, vous vous sentiriez enveloppée de la plus agréable fraîcheur, et vous n'auriez plus aucune raison pour repousser les carresses dont la chaleur vous pesait, s'il m'en souvient, ne vous fut pas toujours pénible.

— Eh! c'était en hiver, je pense!

— Ce sera un peu d'hiver en plein été, que le rafraîchissement de votre beauté sans voile. O Belle plus belle que les plus belles, que craignez-vous, puisque les murs sont hauts et que mes seuls regards s'enivrent de vos mystères dévoilés? De grâce, détournez la tête, et, ne vous apercevant de rien, comme endormie, — je vous promets de croire à votre sommeil, — accordez-moi d'écartier doucement, l'un après l'autre, du bout des doigts, les enveloppements fâcheux...

Ah! fi! fi! monsieur, quelle idée avez-vous là? Avez-vous pu supposer un instant que je me résignerai, en plein jour, à une telle énormité? Au surplus, je vous l'ai dit, il n'est, en pareille saison, d'autre délice que l'adorable fainéantise, dans un vague sommeil, de tout l'être, et je dors, et je dors.

A ce moment, une tourterelle sauvage roucoula plaintivement dans l'un des arbres de leur jardin d'amour.

Tenez! tenez, monsieur! reprit l'amante avec un petit rire, entendez-vous cette oiselle? elle se plaint! Elle est de mon avis, j'en suis sûre. Il est probable que l'oiseau dont, parfois, elle partage le nid, l'a persécutée de désirs tout à fait hors de saison; elle a dû s'envoler pour se dérober à d'excessifs battements d'ailes; et voici qu'elle se désole, parce qu'on ne la laisse pas sommeiller en paix, la tête sous les plumes.

Que vous comprenez mal, ma chère amour, le langage des oiseaux! Cette tourterelle se plaint, en effet, mais non pas pour la raison que vous imaginez. Ce qui la navre, en cette après-midi brillante, c'est d'avoir tout le corps couvert d'un plumage qui la gêne. Ah! comme elle voudrait éparpiller tout son duvet, comme il lui serait agréable d'être délivrée, fût-ce par un bec furieux, de la pesanteur qui l'enveloppe! Je vous jure, ma chère amour, que, si elle se lamentait, c'est de n'être pas nue; elle ne manquerait pas, puisqu'il fait si chaud, de se réjouir si on lui avait ôté, une à une, ses plumes.

— Est-il possible? Etes-vous certain de ce que vous dites-là?

— Certain!

— Quoi! cette tourterelle, dût le ramier survenir, trouverait un frais délice à ne pas être vêtue?

— Certes, ma mie!

L'amoureuse songea, et soupira, résignée.

— Hélas! s'il en est ainsi, plumez-moi, dit-elle.

CATULLE MENDES.

ILLUSIONS D'ANTAN

Quoi, tu railles vraiment quand tu disais que j'étais... A M^{me} Gabrielle B... Quoi, tu mentais aussi, pauvre fille? A quoi bon! Tu ne te trompais pas, tu te trompais toi-même; Pour avoir l'amour, tu n'as que le pardon.

Garde-le large et franc, comme fut ma tendresse; Ce que j'aimais en toi, c'était ma propre ivresse; Ce que j'aimais en toi, je ne l'ai pas perdu.

Ta lampe n'a brûlé que par ma propre flamme! Comme le grand convive aux noces de Cana, Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme, Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares, Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur, Et comme un air qui sonne au bois creux des guitarses.

J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

S'il fut sublime et doux, ce n'est point toi qui dressais;

Je peux le dire au monde et ne pas te nommer;

Pour tirer du néant ta splendeur éphémère, Il m'a suffi de croire, il m'a suffi d'aimer.

Mss-SABOTS.

ECHOS ET NOUVELLES de la Vie amusante

Nous ne ferons pas à Jeanne Levo des compliments du costume havanne qu'elle portait dimanche. Est-ce que cette jeune épinglée aurait perdu son bon goût des anciens jours?

Le musée vivant vient de s'installer à la vogue de Perrache. C'est la reproduction, par des sujets vivants, des tableaux les plus connus des écoles françaises, italiennes et flamandes, et des toiles les plus admirées dans les derniers Salons.

Aussi la mode est-elle d'aller s'extasier chaque jour dans ce petit théâtre de foire pour applaudir les tableaux animés de Ribens, de Michel-Ange et de Vanloo sans oublier ceux de M. Cabanel, de M. Puvis de Chavannes ou de M. Baudry, et admirer en même temps une jolie demi-mondaine de Paris : Claire de S..., très connue dans beaucoup de bouidors.

L'affaire de Maria l'Auvergnate dont nous avons parlé dans notre dernier numéro se poursuit activement. Il est probable qu'elle verra en correctionnelle la semaine prochaine. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des incidents qui pourront se produire.

Jeanne la Blonde, qui servit très longtemps au Rocher du Cancale et à la Marseillaise, a fait cette semaine sa réapparition dans notre ville.

La petite baronne de Suzanges est dans la joie, un gentleman de notre ville vient de lui faire meubler un somptueux appartement près la place des Jacobins.

Cependant, charmante blonde, vous êtes parfois bien triste, le malin Cupidon ferait-il des siennes ou regretteriez-vous déjà d'avoir repris votre rang dans le bataillon de Cythère.

Jusqu'à ne pas me sentir une fois, une fois seulement. — Même deux fois, s'il le faut. — Jusqu'à me dire la vérité, la seule vérité tout entière. — Oui, mam'zelle. — Eh bien, qu'est-ce que vous pensez, au fond, tout au fond, du prince Kravalow?

Ah! diable!

Vous voyez bien que vous vous préparez déjà à mentir?

Non pas, mais je cherche mes mots des mots bien justes. Mon Dieu, le prin ce Kravalow est un Russe... un vra Russe, qui parle russe, qui est né en Russie, qui a eu peut-être un passeport pour venir en France, et qui n'a de faux que son nom et que son titre.

Elle le regardait au fond des yeux.

Vous voulez dire que c'est!...

Il hésita, puis se décida :

Un aventurier, mam'zelle.

Merci. Et le chevalier Valréali ne vaut pas mieux, n'est-ce pas?

Vous l'avez dit.

Et M. de Belvinge?

Celui-là, c'est autre chose. C'est un homme du monde... de province, honorable... jusqu'à un certain point... mais seulement un peu brétil... pour avoir trop rôti le balai...

Et vous?

Il répondit sans hésiter :

— Moi, je suis ce qu'on appelle un fétard, un garçon de bonne famille, qui avait de l'intelligence et qui l'a gâchée à faire des mots, qui avait de la santé et qui l'a perdue à faire la noce, qui avait de la valeur, peut-être, et qui a semé à ne rien faire.

(A suivre.)

YVETTE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

On baisait la main de sa mère avec un respect apparent; tous leurs amis portaient des titres; tous étaient ou paraissaient riches; tous nommaient familièrement des princes de lignée royale. Deux fils de rois étaient même venus plusieurs fois, le soir, chez la marquise! Comment aurait-elle su, la marquise! Comment aurait-elle su, que la marquise était naturellement naïve. Elle ne cherchait pas, elle ne flairait point les gens comme faisait sa mère. Elle vivait tranquille, trop joyeuse de vivre pour s'inquiéter de ce qui aurait peut-être paru suspect à des êtres plus calmes, plus réfléchis, plus enfermés, moins expansifs et moins triomphants.

Mais voilà que tout d'un coup, Servigny, par quelques mots dont elle avait senti la brutalité sans la comprendre, vint d'éveiller en elle une inquiétude subite, irraisonnée d'abord, puis une appréhension harcelante.

Elle était rentrée, elle s'était sauvée à la façon d'une bête blessée, blessée en effet profondément par ces paroles qu'elle se répétait sans cesse pour en pénétrer tout le sens, pour en deviner toute la

portée : « Vous savez bien qu'il ne peut pas s'agir de mariage entre nous... mais d'amour? »

Qu'avait-il voulu dire? Et pourquoi cette injure? Elle ignorait donc quelque chose, quelque secret, quelque honte? Elle était seule à l'ignorer sans doute? Mais quoi? Elle demeurait effarée, atterrée, comme lorsqu'on découvre une infamie cachée, la trahison d'un être aimé, un de ces désastres du cœur qui vous affolent.

Et elle avait songé, réfléchi, cherché, pleuré, mordue de crainte et de soupçons. Puis son âme jeune et joyeuse se rassérénant, elle s'était mise à arranger une aventure, à combiner une situation anormale et dramatique faite de tous les souvenirs des romans poétiques qu'elle avait lus. Elle se rappelait des péripéties émouvantes, des histoires sombres et attendrissantes qu'elle mélangait, dont elle faisait sa propre histoire, dont elle embellissait le mystère entrevu, enveloppant sa vie.

Elle ne se désolait déjà plus, elle rêvait, elle soulevait des voiles, elle se figurait des complications invraisemblables, mille choses singulières, terribles, séduisantes quand même par leur étrangeté.

Serait-elle, par hasard, la fille naturelle d'un prince? Sa pauvre mère séduite et délaissée, faite marquise par un roi, par le roi Victor-Emmanuel peut-être, avait dû fuir devant la colère de sa famille?

N'était-elle pas plutôt une enfant abandonnée par ses parents, par des parents très nobles et très illustres, fruit d'un amour coupable, recueillie par la marquise, qui l'avait adoptée et élevée?

D'autres suppositions encore lui traversaient l'esprit. Elle les acceptait et les rejetait au gré de sa fantaisie. Elle s'attendrissait sur elle-même, heureuse au fond et triste aussi, satisfait surtout de devenir une sorte d'héroïne de livre qui aurait à se montrer, à se poser, à prendre une attitude noble et digne d'elle. Et elle pensait au rôle qu'il lui faudrait jouer, selon les événements dévinés. Elle le voyait vaguement, ce rôle, pareil à celui d'un personnage de M. Scribe ou de M^{me} Sand. Il serait fait de dévouement, de fierté, d'abnégation, de grandeur d'âme, de tendresse et de belles paroles. Sa nature mobile se réjouissait presque de cette attitude nouvelle.

Elle était demeurée jusqu'au soir à méditer sur ce qu'elle allait faire, cherchant comment elle s'y prendrait pour arracher la vérité à la marquise. Et quand fut venue la nuit favorable aux situations tragiques, elle avait enfin combiné une ruse simple et subtile pour obtenir ce qu'elle voulait; c'était de dire brusquement à sa mère que Servigny l'avait demandée en mariage.

A cette nouvelle, M^{me} Obardi, surprise, laisserait certainement échapper un mot, un cri qui jetterait une lumière dans l'esprit de sa fille.

Et Yvette avait aussitôt accompli son projet.

Elle s'attendait à une explosion d'étonnement, à une expansion d'amour, à une confiance pleine de gestes et de larmes.

Mais, voilà que sa mère, sans paraître stupéfaite ou désolée, n'avait semblé qu'ennuyée; et, au ton gêné, mécontent et troublé qu'elle avait pris pour lui ré-

pondre, la jeune fille chez qui s'éveillaient subitement toute l'astuce, la finesse et la rourie féminines, comprenant qu'il ne fallait pas insister, que le mystère était d'autre nature, qu'il lui serait plus pénible à apprendre, et qu'elle le devait deviner toute seule, était rentrée dans sa chambre, le cœur serré, l'âme en détresse, accablée maintenant sous l'appréhension d'un vrai malheur, sans savoir au juste d'où ni pourquoi lui venait cette émotion. Et elle pleurait, accoudée à sa fenêtre.

Elle pleura longtemps, sans songer à rien maintenant, sans chercher à rien découvrir de plus; et peu à peu, la lassitude l'accablant, elle ferma les yeux. Elle s'assoupissait alors quelques minutes, de ce sommeil fatigant des gens éreintés qui n'ont point l'énergie de se dévêtir et de gagner leur lit, de ce sommeil lourd et coupé par des réveils brusques, quand la tête glisse entre les mains.

Elle ne se coucha qu'aux premières lueurs du jour, lorsque le froid du matin, la glagant, la contraignit à quitter la fenêtre.

Elle garda le lendemain et le jour suivant une attitude résignée et mélancolique. Un travail incessant et rapide se faisait en elle, un travail de réflexion; elle apprenait à épier, à deviner, à raisonner. Une lueur, vague encore, lui semblait éclairer d'une nouvelle manière les hommes et les choses autour d'elle; et une suspicion lui venait contre tous, contre tout ce qu'elle avait cru, contre sa mère. Toutes les suppositions, elle les fit en ces deux jours. Elle envisagea toutes les possibilités, se jetant dans les résolutions les plus extrêmes avec la

brusquerie de sa nature changeante et sans mesure. Le mercredi, elle arrêta un plan, toute une règle de tenue et un système d'espionnage. Elle se leva le jeudi matin avec la résolution d'être plus rouée qu'un policier, et armée en guerre contre tout le monde.

Elle se résolut même à prendre pour devise ces deux mots : « Moi seule », et elle chercha pendant plus d'une heure de quelle manière il lui fallait disposer pour qu'ils fissent bon effet, gravés autour de son chiffre, sur son papier à lettres.

Saval et Servigny arrivèrent à dix heures. La jeune fille tendit sa main avec réserve, sans embarras, et d'un ton familier, bien que grave :

— Bonjour, Muscade, ça va bien?

— Bonjour, mam'zelle, pas mal, et vous?

Il la guettait.

— Quelle comédie va-t-elle me jouer? — se disait-il.

La marquise ayant pris le bras de Saval, il prit celui d'Yvette et ils se mirent à tourner autour du gazon, paraissant et disparaissant à tout moment derrière les massifs et les bouquets d'arbres.

Yvette allait d'un air sage et réfléchi, regardant le sable de l'allée, paraissant à peine écouter ce que disait son compagnon et n'y répondant guère.

Tout à coup elle demanda :

— Etes-vous vraiment mon ami, Muscade?

— Parbleu, mam'zelle.

— Mais là, vraiment, vraiment, bien vraiment de vraiment.

— Tout entier votre ami, mam'zelle, corps et âme.

Marguerite Baron vient de quitter notre ville pour quelques jours.

Cette gracieuse horizontale nous reviendra vers les premiers jours de septembre pour assister à la clôture des Concerts-Bellecour.

Trouville, où se trouve en ce moment un fort lot d'horizontales, vient de l'échapper belle!

Un cirque nomade faisait ces jours derniers, les beaux soirs de cette plage. Il s'annonçait par des promenades en cortège. Survient un cahot. La cage dans laquelle se trouvait un lion qu'on exhibait est si fortement secouée, que la porte s'ouvre. Le lion apparaît, prêt à prendre la poudre d'escampette.

C'est ici que l'épôpe se corse. Angèle Dutailly, qui était présente, au lieu de se sauver comme Irma de Bucy, Marcelle de Montfort, Ghyslaine Lecuyer, Alphonsine Bertier, Jeanne de Caylus, etc., brandit d'un air menaçant son parapluie qu'elle ouvre. Le lion intimidé recule.

Trouville et l'intrépide Vide-Bouteilles sont sauvés!

Allez donc croire encore à la férocité des fauves! O mes illusions!

Qui aurait jamais cru que le parapluie, cet engin ridicule, exercât cette fascination terrorisante? Il est vrai qu'il était entre les mains de la petite *ponette*, dont les yeux sont si beaux qu'ils n'ont pas été étrangers à cette victoire!

Toussennel n'a pas tout dit, et tout n'est pas écrit sur l'esprit des bêtes. Dans un des tirs aux pigeons de Londres — celui d'Hungham — un setter est chargé de relever les oiseaux tués et de les déposer dans la corbeille destinée à les recevoir.

Au début du tir, le brave chien s'en donne à cœur-joie : il bondit à chaque coup de fusil, s'élançant sur l'oiseau qui tombe et le rapporte triomphalement.

Il n'est muscles si robustes qui résistent bien longtemps à un semblable exercice. La pauvre bête est bientôt sur les dents. Mais au lieu de demander grâce, on la voit soudain se raviser ; prendre le pigeon tué par la tête, faire glisser celle-ci dans un des coins de la bouche, le corps pendant en dehors, puis s'asseoir gravement à proximité des boîtes ; un second oiseau tombe, le chien le saisit comme le premier et reprend sa place. Ce n'est qu'au troisième pigeon qu'il se rend à la corbeille et y dépose d'un seul coup les trois oiseaux. C'est là — assurant des témoins oculaires — le résultat d'observations personnelles, car jamais la moindre leçon de rapport, en partie double ou triple, n'a été donnée à cet intelligent toutou.

Le Mousquetaire de service

NOUVELLES A LA MAIN

Tomy a des caprices, surtout à table. Par exemple, il manifeste à l'égard du veau une aversion toute particulière :

— Tu vas en manger, lui disait sa mère l'autre soir, ou bien j'appelle l'ogre...

— C'est ça, maman, appelle-le... il le mangera, lui!

Entre horizontales de petite marque : — Tu me vois bien désolée, ma petite Andréa!... Je suis en train de gémir et de pleurer, le médecin prétend qu'il est hydrolique...

— Mais alors, ma chère, c'est un brevet de longue vie... L'annonce va se trouver dans son élément!

Un de nos confrères visitait, l'autre jour, un appartement, dans une maison de la Croix-Rousses.

— Le local me convient, dit-il au concierge, mais cinq étages, c'est bien raide!

— C'est un peu vrai... Toutefois, je ferai observer à monsieur que depuis quelque temps la maison tasse énormément.

Entre amis : — Tu vois devant toi le plus satisfait des hommes... J'épouse une jeune fille jolie, riche, douce, spirituelle, vertueuse... Crois-tu que je vais être assez heureux?

— Oh! ça, mon cher, ça dépendra de l'amant qu'elle aura!

Grandes manœuvres et insulations. Un dragon, de taille gigantesque, cause avec un tout petit ligard, lequel se plaint amèrement que le soleil lui tape raide sur la boule.

Alors le cavalier, d'un ton de supériorité dédaigneuse : — Que dirais-tu donc si tu étais à ma place?... Il est assez vulgaire que ma tête, elle est infiniment plus rapprochée que la tienne, du soleil!

La jolie mais un peu froide M^{lle} de N... ayant vu ou entendu, nous ne savons où, le nom donné aux fidèles gardiens du harem, s'est empressée de demander à sa maman ce que c'était qu'un eunuque. D'abord un peu embarrassée, M^{lle} de N... a fini par lui répondre qu'on donne ce nom à certains hommes faisant profession de sagesse.

Comme on causait quelques jours plus tard des qualités qu'une femme doit désirer dans son mari :

— Oh! moi, dit notre demoiselle, je n'épouserai jamais qu'un eunuque.

Petit Brantôme de Poche

DE L'AVENTURE D'UNE HONNÊTE DAME ET DE SON JARDINIER.

Voici, par ma foi, une astucieuse hameur de grande dame. L'histoire en est toute fraîche... elle est moderne, comme dit le bel histrion Dupuis, ne scais plus dans quelle pièce des Variétés.

La marquise dont je veux parler et qui portait « corne de cerfs et ventre de biche sur champ d'azur » dans ses armoiries parlantes, était conjointe depuis un assez long temps à un honnête gentilhomme, encore beau de tournure, mais un peu passé d'âge, lequel avait moult fatigué sa lance dans les divers combats et toutes où il avait débridé sa prime et bouillonné jeunesse.

La male heure de cette noble dame, c'est que, en dépit de son gaillard tempérament et de ses appétences naturelles, elle se consumait dans la désespérance de voir s'éteindre, comme veulesse faute d'huile, l'insigne et grande race dont elle était issue.

De quoi elle était fortement marrie, et un soir d'été, dolente, mélancolique et larmoyante, se remémorait ce doux propos de son aïeule Brantôme (que Dieu ait son âme!) : « Quand tout est « bien dit, une dame ne se fera jamais « de reproche quand elle verra aymer « et faire élection d'un bel objet, ny de « tort à son mary non plus, quand ce « ne serait autre raison que pour l'a- « mour de leur lignée. »

A donc, remuant cette pensée en son cerveau, la povere marquise, par la croisée entr'ouverte, son jardinier, qui, les bras nus, le poitrail et le poil à l'air, béchait et besognait un carré de choux avec une ardeur peu commune. Robuste était le gars, et l'ouvrage commandé, il ne regardait ni à l'effort ni à la peine, comme il parut bien à la dame. Ains, le voyant allégrement bêcher, elle se dit : « Voilà l'homme! » Elle s'excusait de cette petite pensée folle, parce que, je vous l'ai dit, son mari débile n'avait plus rien en l'escarcelle.

Le lendemain, demoiselle Martine, habilleuse et atiffeuse ordinaire de la marquise, accosta le jardinier Antoine (c'était lui qui avait été visé par ce regard amoureux) et vint lui dire à l'oreille qu'une très honnête et libérale dame se recommandait à lui, et qu'elle en priait si véhéramment qu'elle désirait son accointance plus que d'homme du plus haut *chic* (passez-moi le mot). Cependant, la condition était telle, la dame ne voulait, pour tout le bien du monde, qu'il la vit ni la connût.

La futée servante adjoua qu'à l'heure du Berger, et qu'un chacun de l'hôtel serait retiré en son réduit, elle viendrait quérir ledit Antoine, et le menerait en un pavillon où la dame lui donnait assignation et rendez-vous pour la nuit.

Mais il fallait, comme préambule de cette aventure, que Martine lui bouchât les yeux avec un beau mouchoir blanc, comme un parlementaire de l'armée assaillante, afin qu'il ne pût voir ni reconnaître le lieu ni la chambre où elle le mènerait, et le tiendrait toujours par les mains, afin de lui défendre ledit mouchoir. Elle fina en souriant, la rosée joyeuse qu'elle le conduirait en un si joyeux réduit qu'il ne se repentirait point d'y être allé.

... A la nuit dite, Antoine se laissa mettre sur les yeux le bandeau d'amour du petit dieu Cupidon. Puis, Martine le prit par la main, et le guida par lieux obscurs, étroits et allées inconnues, de sorte que l'autre marchait comme un aveugle tâtant du bâton ; puis, le fit entrer dans le pavillon, qui était si sombre que l'on n'y voyait pas le bout de son nez au bout de l'œil.

Cette aventure rappele quasiment l'entrée de Raoul en la parç de Chenonceaux, au second acte de l'opéra de Meyerbeer ; mais du moins la reine de Navarre lui ôta-t-elle son bandeau.

Le jardinier Antoine, moins chanceux, ne débada point. Il en prit patience, parce qu'il trouva la dame sentant bon, et très bien par fumée, et pétillante comme poudre d'artifice. Et puis se disait, en manière de soulagement, que la nuit tous les chats s'ent gris... Il trouva donc la dame galement démise qui l'attendait en bonne dévotion.

Que si quelqu'un bien expert et guilleret entreprenait de déduire la suite de ce récit, il s'en acquitterait bien mieux que moi... Si le ferai-je pourtant en deux mots, pour la honte des cagots et marqueteux sarceyens et « pour l'ébattement des pantagrueuistes et non aultres, » comme dit messire de Balzac.

Jamais jardinier n'avait jardiné en un si bon endroit...

Partout où ses mains allaient, il ne trouvait rien que de très bon et très exquis, tant à la peau douce comme satin qu'à un linge fin comme ambre et à tout enfin, sans plus dire... De folâtres, de mignardises, de tendres ébats et de toute autre sorte de manifestations d'amour, l'honnête marquise n'épargna rien, sinon les paroles, dont elle ne voulait pas qu'Antoine sût la couleur.

Mais dans une extase d'amour, elle oubli de taire son contentement, et dit, pour ne pas renvoyer le brave serviteur sans polesses :

— Ha! c'est bien, Antoine, je suis satisfaite de vos bons offices ; vous ensemencez et arrosez bien le jardin de votre maître.

Qui fut ébahi, ce fut Antoine, qui entendait résonner cette voix familière et connue. Mais, en fêda le jardinier, il garda le secret et l'enferma dedans le mouchoir qui servit le matin à lui rebander les yeux pour le départ.

De telles discrétions chez les serviteurs sont rares aujourd'hui.

La persévérance de l'honnête marquise fut récompensée au bout de du temps que dame Nature a assigné aux travaux de Lucine. Le neuvième mois fut couronné par une joli garçonnet bien poupin et bien mignon. De quoi le marquis, bien étonné, disait :

— Il est le bienvenu. Mais, par Dieu! je trouve qu'il ressemble à mon jardinier.

Mais la marquise, rusée, ne voulant pas qu'on la soupçonnât d'avoir, comme on dit, quelque poussière dans sa flûte, répondit :

— Est-ce étonnant?... Vous rappelez-vous donc pas qu'un jour j'ai eu une envie de navets crus de la façon et des semailles d'Antoine?

Cela fit rire le mari, parce que le rire — on l'a remarqué souvent — est le privilège et l'apanage propre du dieu Coquage.

BOURDEAU DE BOURDEILLE.

Le « Mousquetaire » en voyage

Avis aux Libraires et Marchands de Journaux

Voici les conditions de vente en gros faites à tous les libraires et marchands de journaux qui désirent vendre le MOUSQUETAIRE.

CONDITIONS Expéditions FRANCO, contre remboursement ou contre envoi d'un mandat-poste, à 0,17 centimes l'exemplaire.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la vente en gros et demande de dépôt, à l'Agence EVYARD, 17, rue des Archers, Lyon.

NOTA. — Il n'est fait aucune expédition au-dessous de 50 exemplaires.

AIX-LES-BAINS

Rien de nouveau à signaler depuis notre dernière chronique. Les exotiques arrivent toujours en foule ; les mêmes personnages, les mêmes donataires, les mêmes goumets se pressent autour des tables de jeux attendant avec anxiété un sourire de la Fortune. Quelle étude de haute philosophie que de voir tous ces gens, un jour, les mains, les oreilles ou la poitrine chargées de diamants, et le lendemain dépourvues! Que de secrets pourrait dévoiler l'horloger du coin qui prête sur gages!

Les mêmes hôteliers, de Lugdunum et de Lutèce la grande ville, étaient leurs toilettes tapageuses et font risette aux boyards et aux nindors pour pêcher un billet de cinq louis. Mantes fois, hélas, elles rentrent bredouilles, et telle, venue à Aix pour prendre sur les lapins de l'année une notable avance, ne peut reprendre le train que grâce à son dernier braquet.

J'avais omis de vous parler du beuglant, d'Aix ; je répare mon oubli. Ce concert, qui est une annexé de l'hôtel de la Gare, est tenu par M. Rigaud.

Il faut croire qu'à Aix les louis est le seul souverain officiellement reconnu, et que le pauvre peuple n'est pas habitué à relever la férule qui le blesse. Or, ça, M. Rigaud, de qui tranchez-vous donc?... Du pachà ou du sultan? A moi humblement, vous ne sauriez trancher qu'une chose, une tranche de rosbœuf, ô gargariser, et enco et la faire payer le quintuple de son prix! Pauvre singe de l'imprésario, parce que, chaque soir, le prix des bocks emplir ta chausseuse escarcelle, tu te crois donc le droit de vie et de mort sur tes artistes et tes garçons.

Un jeune couple d'opérette, digne du plus vif intérêt, M. et M^{lle} Marcelli, bien connus des Lyonnais, ont été odieusement malmenés par ledit Rigaud, impresario-gargariser, qui, au mépris de tout engagement, résilie deux excellents artistes, sous le prétexte le plus futile, mieux que cela pour satisfaire une basse jalousie.

Or, si, à Aix, on n'ose pas parler, à Lyon, on a ses condées franches et toutes les audaces.

De même qu'il y a des juges à Berlin, il y a des juges de paix qui feront comprendre au directeur du café-concert de la gare les plus élémentaires notions du mien et du tien.

Cuivre suum, M. Rigaud!

L. ARBEY.

CHRONIQUE LYONNAISE

Sur nos murailles s'étaient depuis samedi d'immenses affiches multicolores, annonçant une exhibition artistique d'un genre nouveau sur les cours du Midi (côté Saône), où ce lieu en ce moment la vogue. C'est le « Musée vivant », de M. Bonnefois (Melchior, pour les dames), qui obtint à Neuilly un succès des plus vifs, attesté par les comptes rendus officiels de la presse parisienne cités sur l'affiche. Les chroniqueurs des plus grands journaux parisiens : le Temps, le Figaro, la Petite République

française, l'Action, le Voltaire, l'Estafette, le Paris, la Paix, l'Intransigeant, le Soir, le Siècle, l'Evénement, le Matin, la République, la Gazette de Neuilly, etc., sont unanimes à reconnaître la décence, le bon goût, la valeur de ce spectacle, et encore d'autres articles, non moins louangeurs, ont été émis, comme celui de la Famille.

M. Bonnefois, en galant homme, avait offert sa première représentation à la presse de la capitale.

Thophile Gautier, un des virtuoses de la plume et des princes du journalisme (j'allais dire un des présidents de la République des lettres), eut vivement applaudi à la création de ce musée, lui qui déplorait les exhibitions de nains, de géants et autres monstruosités au lieu de dédaigner et demandait que l'on exposât plutôt de jeunes garçons et de jeunes filles, aux pures formes grecques, dans leur simplicité naturelle, vêtus de leur seule beauté et de leurs cheveux. La pudeur n'est pas constituée par un entassement plus ou moins considérable, mais par la modestie du regard et la chasteté du maintien.

Prends-toi, profond Gautier, toi qui possédais ancré si brillant dans ton âme le culte du Beau, nous avons un théâtre qui t'eût bien étonné et eût rempli d'aise et de délices ton cœur rongé par l'insupportable Eunuq, et tu ne peux t'y trouver, grand blâsé!

Il ne faudrait pourtant pas que ces lignes induisent en erreur ceux qui lui ont l'honneur de les lire et n'aiguillonnassent trop vivement les sens des jeunes potaches qui, pendant les chaleurs estivales des vacances, voient

Passer dans leurs rêves la nuit, des nudités provocantes, des amas de chairs roses, potelées, délectables, des « panerées de cuisses et de tétons » le mot est de Mme de Sévigné ; au XVII^e siècle on n'était pas si pudique, et on ne craignait pas d'employer le mot propre même alors qu'il était le mot.

Vêtus de maillots de chair, les sujets placés sur des plaques tournantes qui permettent aux spectateurs de les contempler sous toutes leurs faces (pas mal ces faces, et très rondelles).

Plusieurs groupes plastiques exécutés au Musée vivant se subdivisent en trois ou quatre figures.

Les tableaux se divisent en tableaux mythologiques de genre et d'histoire, et soit la reproduction très exacte d'œuvres de maîtres français ou étrangers, anciens ou modernes.

Je goûte assez ce système d'instruction laïque mais non gratuit ni obligatoire. A chaque changement, une explication du sujet est faite fort convenablement.

Naturellement, il y a des exagérations d'anachronisme ; telle est celle qui consiste à mettre une feuille de papier à lettre entre les mains de la femme d'un lieutenant de César. Mais, du moment que l'ensemble est plus que satisfaisant, il faut se tenir pour content.

Les sujets sont, paraît-il, des modèles d'ateliers ; c'est bien possible ; ce seraient alors de beaux modèles. Pour des soies plastiques, c'est inespérable.

De formes irréprochables, les femmes semblent figées dans une immobilité marmoréenne, pétrifiées comme la femme de Loth, ou hypochoïdées. C'est l'incarnation vivante du vers de Beaudelaire.

Je suis belle, ô mortel ! comme un rêve de pierre. La mise en action, la réalisation en chair et en os de ce chef-d'œuvre de Glatigny, le Parassien famélique : « l'impossible! »

Les figurants gardent moins bien leur fixité de sphinx, et se laissent parfois aller à sourire.

Le Musée vivant de M. Bonnefois est appelé à tenir dans nos vagues la place qu'ont occupée tour à tour les théâtres Grégoire, Deilhe, Marchetti, Bidet, les Barrois, le carrousel Chognon, le Concert tunisien, Doua Houdah, etc.

La loge est petite, mais elle ne désemplit pas et c'est le cas de répéter « Dans les petites boîtes sont les bons ouvriers. »

Les Musées de cire — et de sires — reviennent-ils donc à la mode, les pauvres? Il s'en trouve un très remarquable à Perrache. A signaler parmi les personnages qui y figurent : Napoléon I^{er} et Napoléon III et les Impératrices, MM. Mac-Mahon, Chanzy, Victor-Hugo, Courbet, Gambetta, Boulanger, le comte de Chambord, le prince Jérôme, Woluley, etc. et toutes les célébrités couronnées d'Europe. Au milieu et à côté d'eux sont les honorables assassins Dumolard, Pel, Pranzini, Tanneur, Fiesch, etc.

Cette galerie statuaire possède une céro-ne qui explique et détaille très bien.

Voici le prospectus curieux autant que bien rédigé d'un établissement dit le « Pavillon Oriental ».

12 ARTISTES Allah est grand, et Mahomet est son prophète.

Les fils des vaillants qui antérieurs, à Isly, luttaient contre vous, Français, n'aspirent plus qu'à vous plaire par leurs danses et leurs chants.

Que la terre pour vous soit toujours féconde et le ciel toujours pur ; c'est le souhait de Farath, directeur artistique du Pavillon Oriental.

Selon la coutume de France, voici le tableau de la troupe arabe :

La famille Farath (cinq personnes) Aicha, la tunisienne ; Ali-Giafar, le maure ; Fatma, la séduisante algérienne ; Vadour, l'agile kabyde ; Sidi Mohamad, arabe.

Habitants de ces beaux pays de France Farath fils de Farath ose vous convier aux danses et chants arabes. Il sait que vous avez des Alcazars magnifiques, et pourtant les fils du désert vous dit : Venez à la tente arabe! C'est là seulement que, pour vous, se lèvera un coin du voile dont s'enveloppe l'Orient, tant mystérieux encore.

Chants de guerre et chants d'amour ; danses exprimant et la joie et la douleur, jusqu'à la prière gutturale qui chante la gloire du Prophète, tout sera pour vous une révélation vraie des mœurs orientales. D'autres sont venus nous nous ont mentaient et de l'Arabie n'avaient que le costume. Farath, lui, n'a jamais menti.

Que Mahomet éclaire votre esprit. N'est-ce pas remarquable, ô boniment? Mangin ou Rossignol-Rollin n'auraient pas trouvé mieux.

Henry DERVYL.

CASINO DES ARTS

Un des succès du Casino, ce sont ses lever de rideaux, toujours bien choisis et amusants au possible. Ils sont d'autant mieux accueillis que cet établissement vient de faire une excellente acquisition en la personne de M. Ch. Mey, comique d'opérette, qui tient les principaux rôles. Cet artiste n'est pas un nouveau venu parmi nous ; très sympathique, il a fait sa rentrée et a déjà paru dans quatre pièces : les Amours au Moulin, le Célèbre Vergoot, Edgar et sa bonne et enfin 29 Degrés à l'ombre, ces deux dernières comédies de M. Eugène Labiche, aujourd'hui académicien, un de nos plus joyeux auteurs dramatiques, passé maître dès longtemps en l'art des imbroglios. Et, chose étonnante, ses pièces font autant d'effet à la lecture que sur la scène ; on ne s'élance de feuilleter ses œuvres, qu'il a réunies, sur les instances de son ami M. Emile Augier.

Le sel des pièces de Labiche est souvent très gros, mais il y a tant d'observations malicieuses, de traits piquants dans ses comédies!

MM. Denneville, Durozel, Dumoraize, Angel et M^{lle} Bl. Joly, Révelia, Marcelle, Guillon, etc., etc., se sont distingués dans l'une ou l'autre de ces pièces que d'éclatants applaudissements sont plusieurs fois venus interrompre.

M^{lle} Rhea s'est fait une spécialité de romances tendres et délicieuses d'où s'exhalent un doux parfum de jeunesse et d'amour ; avenante, rieuse, gentille à croquer, l'interprète est très goûtée du public qui lui témoigne chaque soir sa satisfaction, M^{lle} Rhea, est mariée depuis quelques mois à M. Ch. Mey. Un couple très aimé!

M^{me} Blanche Joly, dit magnifiquement ses gaudrioles, mais peut être trop finement, et les spectateurs des galeries supérieures ne doivent pas sentir les délicatesses ténues de son débit, de son chant et de son geste.

Il est à regretter que M. Casthor ait la voix un peu enrôlée cette année. C'est un artiste très personnel, et l'un des meilleurs parmi les imitateurs de Paulus.

A signaler aussi M^{me} Révelia, Marcelle Guyon, Laure, Bettina, Lucie Mironne, et M. Staing-Marin, Dori, etc., dont l'ensemble constitue une troupe au-dessus de l'ordinaire.

H. D.

SPECTACLES ET CONCERTS

GRAND THÉÂTRE. — Réouverture 1^{er} octobre.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS. — Réouverture 1^{er} septembre.

SCALA. — Ouverture prochainement.

SALLE INDIENNE

TOUS LES SOIRS

GRANDE REPRÉSENTATION

Par toute la Troupe.

Tous les soirs

Tous les soirs

RENDEZ-VOUS

à la Salle Indienne

à Bellecour.

CASINO DES ARTS.

PETITE CORRESPONDANCE

Laraignée : Envoyez échos le plus possible ; penseurs à nous pour carte sitôt vacances... Tartuho : Merci, continuez envois... Bouffon-Tout fils : Continuez. — Un ancien bachelier étonné : Que voulez-vous dire et pourquoi en vouloir à un artiste? — L. Séphane : Répondez à votre question : Luno et l'autre sont également raras, pour mon goût je préfère la brune aux yeux bleus.

Le Gérant : J. MAYSONNAVE.

COMPAGNIE FRANÇAISE

DES

Mines d'Or de Hongrie

Capital social : 6.000.000 fr.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à 12.000 Actions de 500 francs.

VERSEMENTS :

EN SOUSCRIVANT... 400 FR. A LA RÉPARTITION... 450 A 31 OCTOBRE 1888... 450 A 31 JANVIER 1888... 400

TOTAL... 500 FR.

La C^{ie} Française des Mines d'Or de Hongrie a pour but d'exploiter les gisements aurifères du district de Karpak et d'étendre les usines et des moulins pour le broyage du minerai... Il ne s'agit pas de rechercher des filons, ils sont déjà découverts et leur richesse donne une moyenne de 30 grammes soit 100 francs par tonne de minerai.

Dès la première année d'exploitation les rapports des ingénieurs font prévoir un bénéfice d'environ 20 0/0 qui doit aller chaque année en augmentant.

Les gisements aurifères de Hongrie sont très connus. Les concessions de la Compagnie sont limitrophes des gisements exploités directement par le Gouvernement hongrois, et qui donnent chaque année des bénéfices très considérables.

La Souscription sera ouverte

LE JEUDI 15 AOUT 1887

à PARIS

à la CAISSE DES REPORTS

59, Rue de Richelieu.

On peut souscrire dès maintenant par correspondance.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la Cote.

BOISSONS D'ÉTÉ

Un des points les plus importants de l'hygiène pendant l'été est certainement la boisson. Et cependant avec quelle légèreté incroyable ne buvons-nous pas toutes espèces de liqueurs que nous croyons susceptibles de nous désaltérer. C'est effrayant ce que l'humanité pendante, léthé, déguise et absorbe pendant cette période de chaleurs et de beaux jours sans des dénominations et couleurs diverses.

Toute cette quantité de liquides absorbés ne constitue cependant qu'un lavage irritant des intestins et de l'estomac. Aussi sommes-nous tout étonnés parfois en nous mettant à table de n'éprouver en nous rien de voir que la digestion ne se fait pas après avoir pris cependant maints apéritifs et digestifs. Une des grandes raisons de ces maux résulte certainement de la fabrication défectueuse de ces liquides par des mains inhabiles, composés parfois de produits chimiques et teints de colorants malsains!

Les liqueurs et les boissons doivent être obtenues par des produits naturels et spéciaux aux pays qui les produisent. C'est en France que le Daphiné est la contrée de France qui fournit les meilleurs liqueurs.

Voiron, la plus jolie ville de l'Isère, est le centre de cette industrie. C'est là que M. Gontard, enfant du pays, a puisé le secret et la connaissance de la fabrication de ses liqueurs connues dans le monde entier ; puis il est venu à Lyon ouvrir la Grande distillerie Dauphinoise, d'où sortent ces produits renommés connus sous le nom de Liqueurs Gontard.

Ainsi, sachez-le, rien n'excite l'appétit et ne dispose l'estomac avant les liqueurs, comme un verre de « Cartel » ou Vermouth supérieur. Mélangé avec le Quina-Liqueur, le Cartel devient une boisson des plus hygiéniques.

Le Quina-Liqueur est inventé par M. Gontard. Les succès que cette boisson a obtenus dans le public lui ont valu de nombreux imitateurs. Nous prévenons donc le public d'avoir à se défier des contrefaçons et d'exiger le véritable nom.

Après chaque repas, pour accélérer la digestion, rien ne vaut le Cordial des Voys.

La Distillerie Dauphinoise produit en outre L'Identique jaune et verte, la meilleure des chartreuses de l'Isère, la Prunelle à la Fine Champagne et les curaçaos de Haiti (importation directe). La maison Gontard est de plus dépositaire pour toute la France du fameux Kumel d'Ivan Smenoff, de Riga, Russie.

Les liqueurs de la maison Gontard sont à juste titre renommées et saluantes, grâce à la scrupuleuse et savante fabrication de son directeur, M. GONTARD.

Nous ne saurions donc trop les recommander à nos lecteurs qui, pour la plupart, fréquentent les cafés, soit pour leurs plaisirs, soit pour leurs affaires ; ainsi qu'à nos charmantes

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 %, meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que :

Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Gannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE		CONDITIONS DE PAIEMENT	
Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs	Pour 20 francs de versement, on livre pour 100 francs	L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine
- 10 - - - - 50 -	- 30 - - - - 150 -	- 50 - - - - 2 -	- 150 - - - - 5 -
- 15 - - - - 75 -	- 50 - - - - 200 -	- 75 - - - - 3 -	- 200 - - - - 6 -

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant. L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

BRASSERIE FLAMANDE
RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT
RENAUD J^{ne}
10, Rue Jean-de-Tournes, 10
LYON — Près la place de la République — LYON
Huitres, Ecrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

Plus de soufre!
Plus de phosphore

AUX FUMEURS! Plus de silex!
Plus d'accidents

GUERRE AUX ALLUMETTES!!

La MERVEILLE du XIX^e Siècle est sans contredit le **Pyrogène**, breveté S. G. D. G. Cet appareil de poche et de précision, inusable, produit instantanément du feu, par tous les temps, sans l'emploi de produits chimiques. Remplace briquets et allumettes. Ses effets, vrais phénomènes de la nature, font l'admiration du monde entier.
Prix : Cinq francs par mandat-poste. — Envoi franco recommandé.

On demande des Représentants et Dépositaires
S'adresser aux inventeurs : MM. BŒUF et COSTE père, ingénieurs-mécaniciens, à AVIGNON.

VENTE AU DÉTAIL ET EXPÉDITIONS AU DEHORS
DE TOUTES LES

EAUX MINÉRALES NATURELLES
Françaises et Étrangères

ENTREPOT GÉNÉRAL : 5, place des Célestins (Angle rue des Archers)
LYON
Dépôt unique à Lyon, des produits alimentaires au gluten pur pour les diabétiques, de la Maison DURAND LAPORTE, de Toulouse.

LES PROCÉDÉS INSTANTANÉS
SONT LES SEULS EMPLOYÉS
PAR

F. CHARDONNET
PHOTOGRAPHE
6, Place Bellecour
Rez-de-chaussée

M^{me} CLAUDIA
Somnambule infallible
sur maladies, événements de la vie, etc.
Cartes et Lignes de la Main
PRIX MODÉRÉS — DISCRETION
4, rue Centrale, au 3^{me}
PRÈS LA PLACE ST-NIZIER
CORRESPONDANCE

MAISON FONDÉE EN 1865

DISTILLERIE DAUPHINOISE
Fabrique de Liqueurs Spéciales
H^{te} GONTARD
Rue Boileau, 141 (près le cours Lafayette, aux Brotteaux)

LES TROIS LIQUEURS GONTARD ET ÉLIXIR VÉGÉTAL (IDENTIQUES)

INVENTEUR :
Prunelle à la fine Champagne. — Quina-Liqueur. — Cordial des Voyageurs.
Curaçao d'Haïti. Charentaise (crème de fine champagne). — Prunoline des Alpes.
Eckau Français 0.00. — La Merveilleuse.

BYNN appétitif, fortifiant, au Vin de Grenache.

SPÉCIALITÉS : Génépi aromatisé des Alpes, Ratafia de corises, China-China

Ma Prunelle à la Fine champagne, dont je suis l'inventeur, a obtenu à l'Exposition internationale de Nice 1883-84, la seule récompense décernée à cette liqueur.
Solel dépositaire pour la France du KUMMEL IVAN SEMENOFF de Riga (Russie)

CHLOROSE ET LEUCORRÉE
PERTES BLANCHES
guéries rapidement par l'emploi de l'ÉLIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr Villaroto de Guatemala. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

EN VENTE
LE CICERONE
de l'Étranger à Lyon
CONTENANT LA
NOMENCLATURE DES RUES, AVEC LEURS TENANTS & BOUTSSANTS
INDICATEUR
Du service des Tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des Voitures extra-muros, Chemins de fer
PRIX : 10 CENTIMES
A l'Agence Victor FOURNIER, rue Confort, 14
ET CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Chez tous les Coiffeurs
LE
CAPILLOPHILE
Régénérateur infallible des Cheveux et de leur couleur
EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE
Si vos cheveux tombent.
Si vos cheveux grisonnent.
Si vous avez des pellicules.
Si vous avez des démangeaisons.
Si vous voulez faire revenir les cheveux tombés.
Si vous voulez avoir une chevelure belle, longue, soyeuse et abondante.

RESTAURANT FERRIER
5, rue du Bât-d'Argent et rue de l'Arbre-Sec, 10, au 1^{er}
REPAS A LA CARTE — PENSION BOURGEOISE
PRIX MODÉRÉS
DÉJEUNER ET DINER
à 2 fr., 2 fr. 50, 3 fr. et au-dessus
CACHETS
DÉJEUNEUR, 1 fr. 60. — DINER, 1 fr. 90
M^{me} SOULIGNAC
Somnambule, rue Terraille, 3, au 1^{er}, renseigne sur tout, sensitive pour malades, nouvelle des parents décédés, preuve certaine, magnétisme gratis pour malheureux, les 8 et 20.

LE MOUSQUETAIRE

JOURNAL

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS : CHEZ M. ÉVRARD, 17, RUE DES ARCHERS

LES ATELIERS

DE LA

PHOTOGRAPHIE CHARDONNET

sont situés

6, PLACE BELLECOUR, 6

au Rez-de-chaussée

La Photographie CHARDONNET est aujourd'hui la meilleure et la plus fréquentée de notre ville.